

# JOURNAL DU LOT

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET COMMERCIAL

Paraissant les Lundi, Mercredi, Vendredi et Samedi

BUREAUX

A CAHORS, IMPRIMERIE DE A. LAYTOU, RUE DU LYCÉE.

### ABONNEMENTS

**LES ABONNEMENTS** datent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois et se paient d'avance.

**LOT ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES**  
Trois mois..... 5 fr.  
Six mois..... 9 fr.  
Un an..... 16 fr.

**AUTRES DÉPARTEMENTS**  
Trois mois 6 fr., Six mois 11 fr., Un an 20 fr.

Envoyer avec la demande d'abonnement un bon de poste.

### INSERTIONS

**LES INSERTIONS** sont reçues au Bureau du Journal du Lot et se paient d'avance.

Annonces..... 25 c. la lig.  
Réclames..... 50 c.

M. Havas, rue J.-J. Rousseau, 3  
M.M. Lafite et Co, place de la Bourse 8, sont seuls chargés, à Paris de recevoir les annonces pour le Journal du Lot

L'acceptation du 1<sup>er</sup> numéro qui suit, un abonnement fini est considérée comme un réabonnement. Avis de renvoyer ce numéro, quand on voudra se désabonner

Le Journal du Lot et le Courrier du Lot sont désignés, pendant l'année 1870, pour la publication simultanée et in extenso des Annonces Judiciaires et Légales de l'arrondissement de Cahors et, par extrait, des Annonces Judiciaires et Légales des arrondissements de Figeac et de Gourdon.

### Chemin de fer d'Orléans. — Service d'Été.

DE CAHORS A LIBOS.

Tabl. 1	Omnibus mixte	Poste mixte	Omnibus mixte
Cahors. — Départ.....	6h 18	12h 25	5h 40
Mercuès.....	6 33	1 7	5 56
Parnac.....	6 43	1 20	6 1
Luzech.....	7 2	1 43	6 36
Castelfranc.....	7 17	2 1	6 49
Puy-l'Évêque.....	7 32	2 16	6 59
Duravel.....	7 54	2 42	7 19
Fumel.....	8 1	2 49	7 26
Monsempron-Libos.—Arrivée.			

DE LIBOS A CAHORS.

Tabl. 2	Poste mixte	Omnibus mixte	Omnibus mixte
Monsempron-Libos.—Départ.	9h 30	5 25	7 55
Fumel.....	9 37	5 37	8 2
Duravel.....	9 54	6 03	8 24
Puy-l'Évêque.....	10 3	6 17	8 30
Castelfranc.....	10 17	6 41	8 48
Luzech.....	10 29	7 1	9 2
Parnac.....	10 38	7 16	9 13
Mercuès.....	10 49	7 33	9 25
Cahors. — Arrivée.....	11 5	7 52	9 48

Prix des places.

de Cahors à :	1 <sup>re</sup> cl.	2 <sup>e</sup> cl.	3 <sup>e</sup> cl.
Libos.....	4.80	4.35	3.20
Puy-l'Évêque.....	3.70	2.75	2.05
Villeneuve-sur-Lot.....	8.60	6.45	4.75
Bordeaux.....	20.80	15.35	12.20
Agen.....	10.65	8. »	5.85
Montauban.....	11. »	8. »	6. »
Toulouse.....	16.70	12.30	9.45
Aurillac.....	29.30	21.45	15.50
Paris.....	73.70	55.85	40.55
Cette.....	41.35	30.75	22.70

DE CAHORS A MONTAUBAN & VICE-VERSA

LIBOS.	Arrivées de Cahors (Voir tableau 1)	Départs.....
Arr.....	8h 41	9h 26
Arr.....	9 59	10 28
Dép.....	11 25	11 20
Arr.....	1 33	12 43
Dép.....	12 13	3 05
Arr.....	1 36	5 11
Dép.....	2 »	6 10
Arr.....	3 »	7 36

DE CAHORS A PARIS

LIBOS.	Arrivées de Cahors (Voir tableau 1)	Départs.....
Arr.....	8 9	3 3
Arr.....	11 56	5 42
Dép.....	1 40	6 10
Arr.....	4 31	8 21
Dép.....	4 55	8 30
Arr.....	mit 43	2 38
Dép.....	mit 55	2 16
Arr.....	3 50	4 39
Dép.....	4 40	7 45

### Cahors, le 16 Decemb. 1870

#### La mobile du Lot

#### LE COMMANDANT FOULHIADÉ

Dans les temps douloureux et tourmentés que nous traversons, si la France a eu la tristesse d'assister à trop de défiances et de trahisons, elle a eu aussi la consolation de voir surgir de son sein tous les dévouements et tous les héroïsmes.

Quand les premiers déastres de la funeste guerre qui ensanglante notre sol, vinrent à éclater, un long frémissement parcourut le pays. Les hommes énergiques et patriotes levèrent la tête et demandèrent à combattre pour la patrie menacée. Le département du Lot, qui, à toutes les époques, a donné à la France des défenseurs glorieux, ne resta pas en arrière ; et parmi ceux à qui la haine de l'envahisseur et l'amour de la patrie mirent l'épée à la main, nous ne voulons citer ici que le commandant Foulhiadé.

M. Ferdinand Foulhiadé était propriétaire à La Rivière, près de Montvalent. Il avait appliqué de bonne heure ses facultés remarquables et ses connaissances nombreuses, aux travaux de l'agriculture. Tout ce que le progrès a réalisé en cette matière lui était familier, et rien ne lui coûtait pour faire chez lui l'application des découvertes de la science et pour les vulgariser.

Le progrès et la lumière étaient ses éléments. En industrie et en agriculture, comme plus tard dans les batailles, il marchait toujours en avant.

Par nature, par goût, par instinct, par éducation, M. Foulhiadé était homme du monde, galant homme ; nos pères auraient dit gentilhomme. Son intelligence vive, son urbanité parfaite, son exquise distinction, sa cordialité, sa générosité, lui avaient acquis partout de vives sympathies.

Le jour où l'organisation de la garde mobile du Lot devint une nécessité, on chercha des chefs. Les idées de M. Foulhiadé étaient bien connues. Il avait toujours regardé la garde mobile comme une institution nationale, devant avoir pour résultat, d'une part, de donner au pays une force invincible, et d'autre part, de passer sur toutes les têtes un niveau qui annihilerait les funestes efforts du socialisme moderne. Le commandement du 2<sup>e</sup> bataillon du Lot lui fut offert. Dès ce jour, tous ses instants, tout son travail, furent consacrés à sa nouvelle tâche. Il faut avoir suivi de près son labeur incessant pour apprécier ce qu'il a donné à la cause du pays (?).

Les débuts de la campagne furent pénibles ; le 2<sup>e</sup> bataillon, opérant d'abord sur les rives de la Loire, près de lignes ennemies, se trouva souvent, pour ne pas dire toujours, dans des positions difficiles. L'activité et l'énergie du commandant Foulhiadé furent constamment à la hauteur des circonstances ; il avait une merveilleuse faculté d'assimilation. Il s'était promptement familiarisé avec la langue et les habitudes militaires et ceux qui ne connaissaient pas son passé voyaient toujours en lui un ancien soldat.

La garde mobile du Lot n'est en réalité allée au feu qu'à partir du 2 décembre. Les trois bataillons étaient alors enrégimentés depuis une quinzaine de jours et par suite de la retraite du lieutenant-colonel Espottelle, le commandant Foulhiadé s'était trouvé par droit d'ancienneté à la tête du régiment. Il n'avait pas recherché cette lourde responsabilité, mais il la soutint dignement, et son administration fut remarquable. Il était un observateur rigide de la discipline.

Dans le corps de ses officiers, ceux-même que son inflexibilité avait frappés rendaient justice à l'impartialité de leur chef, et approuvaient sa fermeté. Il avait eu des jaloux à l'origine ; mais en le voyant à l'œuvre, l'envie avait dû se taire, car tout affirmait sa supériorité.

Le 2 décembre, le 70<sup>e</sup> mobile arriva, vers trois heures sur le champ de bataille de Patay, il était chargé de soutenir la réserve de l'artillerie du 17<sup>e</sup> corps, et se trouvait à l'aile gauche de notre ligne.

Il n'y eut là qu'un engagement d'artillerie et les jeunes soldats du Lot, placés derrière les batteries françaises, l'arme au pied, attendant le moment de marcher en avant, surent garder un sang-froid et une tenue remarquables, malgré les projectiles ennemis qui venaient éclater au milieu d'eux.

Cette attaque prudemment combinée, et vigoureusement exécutée, fait le plus grand honneur aux chefs qui la dirigèrent et aux soldats qui la menèrent à si bonne fin. On ne saurait sans l'avoir vu se faire une idée de l'entrain et de l'intrépidité de nos mobiles, pendant l'action. Pleins de sang-froid, joyeux au commandement, ils combattent comme de vieilles troupes. Déployés en tirailleurs, et faisant le coup de feu, derrière les abris que le sol peut leur fournir, on les voit au cri de : *En avant !* se découvrir et s'élaner, comme des lions, au milieu des balles et de la mitraille, sur les positions qu'on leur indique. Plusieurs de ses braves enfants ont été blessés dans cette affaire, mais des malheurs plus grands encore, nous taient réservés.

A 1 kilomètre environ d'Origny se trouve situé un autre village dans lequel l'ennemi, alors sur ses gardes, s'était solidement fortifié. Le commandant Foulhiadé, fier à juste titre de ce premier succès, lança, sur cette position, une ligne de tirailleurs qu'il dirigea lui-même et qu'il parvint à amener, sous un feu violent et dans une plaine découverte, jusqu'à 200 mètres du point attaqué. — Son cheval fut alors tué sous lui. Quelques instants après, on put le voir levant son épée et criant, d'une voix vibrante : « A la baïonnette ! en avant ! » A cette même minute une balle le frappait à la tête et il tombait raide mort. — Ceux qui le connaissaient savent qu'il n'ambitionnait pas d'autre fin que celle-là.

En même temps que le commandant, tous les officiers qui étaient là, furent blessés à ses côtés, notamment : les lieutenants Rougier et Guyot, des 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies, et les frères Bouygues ; l'un, lieutenant adjudant-major, l'autre, sous-lieutenant dans la 7<sup>e</sup> compagnie, tous quatre du 2<sup>e</sup> bataillon. La lutte, trop inégale, devenait impossible ; nos braves mobiles n'ayant plus de chef et la rage dans le cœur, durent se replier sur Origny.

Telle fut la première partie de cette journée brillante et douloureuse à la fois ; d'autres, en raconteront les suites que le succès couronna, parait-il.

Nous n'avons pas la prétention d'écrire ici l'histoire des combats de nos mobiles. Nous avons seulement voulu relever les faits auxquels est plus particulièrement attaché le souvenir du commandant Foulhiadé et dire, à ses compatriotes, quelle fut sa mort glorieuse.

Sa perte sera douloureusement ressentie dans le département, comme elle l'a été parmi ses compagnons d'armes. Quand la France a un si grand besoin de ses enfants, on doit doublement pleurer les hommes de cœur et les vaillants qui disparaissent. Le commandant Foulhiadé était un de ceux-là. Les regrets qu'il inspirera resteront encore au-dessus de ceux qu'il mérite !...

Ce dernier bataillon enleva à la baïonnette un village dont le nom est resté inconnu à celui qui écrit ces lignes, et fit des prisonniers.

Ce succès fut payé par quelques pertes. Le lieutenant-colonel et le capitaine Lallemand, tombèrent blessés, sans parler des soldats dont nous ignorons les noms.

Par suite de la mise hors de combat du lieutenant-colonel, le commandement du régiment revint de nouveau à M. Foulhiadé. Ses troupes étaient cantonnées dans le village d'Ouelle, et s'y étaient défendues toute la journée du 9, contre l'artillerie ennemie. Dans la nuit du 9 au 10, on prit les plus grandes précautions pour se garder de toute surprise, car les têtes de colonnes prussiennes, étaient presque à une portée de fusil. Vers 4 heures du matin, l'ordre arriva au commandant d'attaquer avant le

jour le village d'Origny ; le régiment fut aussitôt sur pied, et les dispositions prises promptement. La 3<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon, marchait à l'aile gauche, s'appuyant sur la 7<sup>e</sup> du second, puis venaient les 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> de ce dernier ; tout le surplus du régiment restait en réserve. On s'approcha jusqu'à 500 mètres du village, sans tirer un coup de feu et sans donner l'éveil à l'ennemi ; le seulement s'engagea une fusillade très nourrie, entre nos tirailleurs et les prussiens barricadés dans Origny. Arrivés à 100 mètres environ, des premières maisons, le commandant fit cesser le feu et ordonna de charger à la baïonnette. Quelques instants après Origny était à nous, et de nombreux prisonniers tombèrent entre nos mains avec des armes et des chevaux.

Un autre village dans lequel l'ennemi, alors sur ses gardes, s'était solidement fortifié. Le commandant Foulhiadé, fier à juste titre de ce premier succès, lança, sur cette position, une ligne de tirailleurs qu'il dirigea lui-même et qu'il parvint à amener, sous un feu violent et dans une plaine découverte, jusqu'à 200 mètres du point attaqué. — Son cheval fut alors tué sous lui. Quelques instants après, on put le voir levant son épée et criant, d'une voix vibrante : « A la baïonnette ! en avant ! » A cette même minute une balle le frappait à la tête et il tombait raide mort. — Ceux qui le connaissaient savent qu'il n'ambitionnait pas d'autre fin que celle-là.

En même temps que le commandant, tous les officiers qui étaient là, furent blessés à ses côtés, notamment : les lieutenants Rougier et Guyot, des 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies, et les frères Bouygues ; l'un, lieutenant adjudant-major, l'autre, sous-lieutenant dans la 7<sup>e</sup> compagnie, tous quatre du 2<sup>e</sup> bataillon. La lutte, trop inégale, devenait impossible ; nos braves mobiles n'ayant plus de chef et la rage dans le cœur, durent se replier sur Origny.

Telle fut la première partie de cette journée brillante et douloureuse à la fois ; d'autres, en raconteront les suites que le succès couronna, parait-il.

Nous n'avons pas la prétention d'écrire ici l'histoire des combats de nos mobiles. Nous avons seulement voulu relever les faits auxquels est plus particulièrement attaché le souvenir du commandant Foulhiadé et dire, à ses compatriotes, quelle fut sa mort glorieuse.

Sa perte sera douloureusement ressentie dans le département, comme elle l'a été parmi ses compagnons d'armes. Quand la France a un si grand besoin de ses enfants, on doit doublement pleurer les hommes de cœur et les vaillants qui disparaissent. Le commandant Foulhiadé était un de ceux-là. Les regrets qu'il inspirera resteront encore au-dessus de ceux qu'il mérite !...

Ce dernier bataillon enleva à la baïonnette un village dont le nom est resté inconnu à celui qui écrit ces lignes, et fit des prisonniers.

Ce succès fut payé par quelques pertes. Le lieutenant-colonel et le capitaine Lallemand, tombèrent blessés, sans parler des soldats dont nous ignorons les noms.

Par suite de la mise hors de combat du lieutenant-colonel, le commandement du régiment revint de nouveau à M. Foulhiadé. Ses troupes étaient cantonnées dans le village d'Ouelle, et s'y étaient défendues toute la journée du 9, contre l'artillerie ennemie. Dans la nuit du 9 au 10, on prit les plus grandes précautions pour se garder de toute surprise, car les têtes de colonnes prussiennes, étaient presque à une portée de fusil. Vers 4 heures du matin, l'ordre arriva au commandant d'attaquer avant le

jour le village d'Origny ; le régiment fut aussitôt sur pied, et les dispositions prises promptement. La 3<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon, marchait à l'aile gauche, s'appuyant sur la 7<sup>e</sup> du second, puis venaient les 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> de ce dernier ; tout le surplus du régiment restait en réserve. On s'approcha jusqu'à 500 mètres du village, sans tirer un coup de feu et sans donner l'éveil à l'ennemi ; le seulement s'engagea une fusillade très nourrie, entre nos tirailleurs et les prussiens barricadés dans Origny. Arrivés à 100 mètres environ, des premières maisons, le commandant fit cesser le feu et ordonna de charger à la baïonnette. Quelques instants après Origny était à nous, et de nombreux prisonniers tombèrent entre nos mains avec des armes et des chevaux.

Cette attaque prudemment combinée, et vigoureusement exécutée, fait le plus grand honneur aux chefs qui la dirigèrent et aux soldats qui la menèrent à si bonne fin. On ne saurait sans l'avoir vu se faire une idée de l'entrain et de l'intrépidité de nos mobiles, pendant l'action. Pleins de sang-froid, joyeux au commandement, ils combattent comme de vieilles troupes. Déployés en tirailleurs, et faisant le coup de feu, derrière les abris que le sol peut leur fournir, on les voit au cri de : *En avant !* se découvrir et s'élaner, comme des lions, au milieu des balles et de la mitraille, sur les positions qu'on leur indique. Plusieurs de ses braves enfants ont été blessés dans cette affaire, mais des malheurs plus grands encore, nous taient réservés.

(Un témoin oculaire.)

### Chassepots et Canons

M. Cazal, chef d'escadron d'artillerie, vient de démontrer dans le numéro du 7 décembre du journal le *Moniteur universel*, comment il faut procéder pour vaincre le système d'attaque des Prussiens. Nous en recommandons l'application à tous les chefs de corps dont la routine a causé tant de désastres.

C'est une révolution dans l'art de guerroyer. Il est simple parce qu'il est le meilleur.

Voici cet article :

Dès nos premières batailles, et surtout à Gravelotte, j'eus l'occasion de remarquer que nos commettions une faute immense en abandonnant nos avantages, pour nous livrer à l'ennemi dans les conditions les plus défavorables.

Les Prussiens, malgré tous les mensonges qu'ils avaient débités sur la valeur respective des fusils, avaient que le nôtre valait cent pour cent de plus que le leur, et que leur artillerie était au contraire supérieure à celle de l'armée française.

Aussi, négligeant leur infanterie, il nous ont invariablement offert la bataille sous la forme d'un immense combat d'artillerie.

A Gravelotte, à 4 heures du soir, nous ne fimes que nos canonniers.

Les pièces étant à longue portée, les uns des autres étaient distantes d'au moins deux kilomètres.

Par suite, annulation complète de notre fusil supérieur au fusil prussien, la voix restait au canon, c'est-à-dire à l'arme qui nous donnait l'infériorité.

Que faisait pendant ce temps l'infanterie ? Couchée sur plusieurs lignes, en arrière de nos batteries, elle recevait, sans pouvoir se rendre utile, les éclats de tous les obus qui nous frappaient ou nous dépassaient.

Elle passait sa journée à voir ses rangs se décimer sans pouvoir rendre coup pour coup, et forcément se démoralisait sans combattre. Quand, vers le soir, arrivait pour elle le moment de l'action, elle se levait souvent plus disposée à fuir qu'à se porter en avant.

Ce n'est pas un reproche que j'adresse à notre infanterie : à sa place et dans de telles conditions, qui n'en aurait pas fait autant ?

Et combien cependant la partie eût été belle pour nous, si l'on eût voulu comprendre l'utilité qu'on pouvait tirer du chassepot !

Ce n'est pas une utopie que je vais exposer, c'est l'évidence même, c'est la vérité frappant forcément les yeux des moins clairvoyants.

Les Prussiens nous offrent un combat d'artillerie. Batteries contre batteries luttes à deux mille mètres de distance. Ces batteries possèdent chacune pour les protéger une troupe d'infanterie appelée troupe de soutien.

prussiennes. Isolés les uns des autres, ils n'auront rien à craindre de cette artillerie qui perdrait son temps contre eux. Ils ne devront pas craindre davantage la troupe de soutien, dont le fusil ne tire qu'à 800 mètres. Ils pourront donc facilement démonter les artilleries prussiennes, et en très peu de temps faire cesser le feu des batteries contre lesquelles notre artillerie s'écarterait inutilement des heures entières.

Mais, me direz-vous, croyez-vous que les Prussiens laisseront vos tirailleurs s'établir ainsi et n'enverront pas les leurs à une portée suffisante pour démonter à leur tour votre infanterie ?

Je l'espère bien, c'est précisément ce que je désire. Une telle manière d'opérer forcera l'infanterie à dépasser les lignes d'artillerie, c'est alors le fusil qui parlera, c'est notre chassepot qui fonctionnera ; les hommes se verront de près, et cette furie française qui n'est pas un mythe, fera voir de nouveau tout ce dont elle est capable.

Je me résume. — Le combat commence. L'artillerie donne le signal. C'est forcé. Chacune de nos batteries conserve sa troupe de soutien. — C'est indispensable.

Mais d'autres peu nombreuses, par petits pelotons, avec intelligence, se portent en avant de nos batteries dont elles n'ont pas à craindre le feu. Profitant du moindre pli de terrain, des haies, des arbustes pour s'approcher de l'artillerie prussienne, elles se disséminent en tirailleurs. Ceux-ci rampant jusqu'à mille mètres environ des batteries ennemies, dirigent alors contre elles un feu calme et bien réglé, consentant cette fois, à se servir de la hausse. Si les Prussiens ne font pas avancer leur infanterie, en moins d'une demi-heure leurs batteries, privées de la plus grande partie de leurs hommes et de leurs chevaux, se verront forcés de se retirer.

Si l'infanterie prussienne avance, elle se verra de toutes parts exposée à un feu plus terrible que celui qu'elle peut nous opposer ; les hommes s'aborderont, et alors ce sera le caractère prussien luttant contre le caractère français ; demandez à nos ennemis ce qu'ils en pensent.

Quant aux troupes couchées, il faut en avoir le moins possible. Ayons-en comme troupe de soutien à droite, à gauche de nos batteries, voire même en avant, mais jamais en arrière.

Les éclats d'obus reviennent peu en arrière ; presque tous, continuant leur direction première, vont tomber à deux ou trois cents mètres plus loin que le point de chute de l'obus. De plus, lorsque le tir des Prussiens est réglé, presque tous leurs coups atteignent nos batteries ou les dépassent ; d'où il résulte que, dans un cas comme dans l'autre, les plus grands dangers sont pour les hommes placés derrière les batteries.

J'entends d'ici quelques-uns de nos lecteurs s'écrier que je ne leur raconte que des choses qu'ils savent fort bien. Tant mieux.

Si j'ai recours à la publicité de votre journal, c'est pour apprendre à ceux qui les connaissent à mettre leur savoir à profit.

Ce que je viens d'exposer, je l'ai exposé moi-même au général Ladmirault, qui fit communiquer une note dans ce sens aux chefs de corps.

Mais ce ne sont pas les chefs de corps

seulement qui devraient être imbus de ces principes, ce sont les hommes eux-mêmes qui, lorsqu'ils les auraient bien saisis, comprendraient de quelle grande utilité ils peuvent être contre les batteries prussiennes; ils comprendraient que la plupart du temps ils évitent bien plus le danger en avançant qu'en restant à distance ou même en reculant.

Quant un obus vient éclater au milieu d'eux, ils reculent; au coup suivant, ils reçoivent les éclats qui sont bien plus meurtriers; s'ils avançaient, les obus passeraient au-dessus de leurs têtes.

Recevez, Monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments respectueux.

J. CAZAL,  
chef d'escadron d'artillerie.

**BULLETIN DE LA GUERRE**

Le prince Frédéric-Charles ne comptait pas sur une aussi vive résistance sur la Loire. Il aurait demandé des renforts qui ne lui parviennent pas, tandis que, de toutes parts, l'armée de la Loire reçoit des forces nouvelles.

Le général de Chanzy est plein de confiance sur l'issue de cette gigantesque lutte; il aurait obtenu que ses plans ne fussent ni discutés, ni modifiés.

Bourbaki de son côté, aurait demandé et obtenu carte blanche. Il a dit que la confiance d'un chef d'armée en lui-même, était la moitié de la victoire, mais que cette confiance ne pouvait se soutenir qu'à trois conditions: l'obéissance passive du soldat, l'unité de direction et la confiance absolue du gouvernement.

Le moral des troupes est excellent. M. Gambetta a partout été bien accueilli. Il a tout vu et tout entendu. C'était utile.

Il sait que la défense sera vigoureusement poussée. Il a trouvé que des cœurs vaillants et des bras solides.

On lit dans le *Journal de Bordeaux* d'aujourd'hui, qui a paru hier soir :

Des rumeurs d'une extrême gravité n'ont cessé de circuler à Bordeaux pendant toute la soirée d'hier. Des groupes nombreux stationnaient sur le trottoir du café de Bordeaux et sur la place de la Comédie. On assurait que l'amiral Fourrichon venait de recevoir du sous-préfet du Havre une dépêche de nature à réveiller toutes les espérances et à ranimer tous les cœurs.

Cette dépêche disait-on, avait été communiquée aux autorités de la ville et aux personnalités politiques qui l'habitent aujourd'hui. Les mieux informés en avaient pris une copie qu'on se passait de main en main et dont on donnait lecture à haute voix.

Cette nouvelle trouvant beaucoup d'incrédules, quelques citoyens se détachèrent des groupes pour aller aux informations. On nous assure que M. Thiers, consulté sur l'authenticité de la dépêche, aurait répondu qu'il n'y avait encore rien d'officiel et invité la population au calme.

Pendant ce temps, un membre du gouvernement était arrêté en face du café de Bordeaux et sollicité de confirmer ces nouvelles: « Nous n'avons encore rien de positif, a-t-il répondu, et je ne puis vous donner rien d'officiel; mais ces nouvelles ne manquent pas de fondement. »

Voici maintenant la dépêche qui a causé cette émotion; nous en avons eu une copie entre les mains :

Sous-Préfet du Havre à l'amiral Fourrichon.  
(Ballon tombé à Honneur.)

« Bonnes nouvelles de Paris; voyageurs assurent Paris débloqué; Versailles bloqué

par quatre-vingt mille hommes; cinquante canons pris, deux cent encloués.

» Trochu marche sur Chartres, Vinoy sur Rouen,

» Dépêches partent. »

Nous devons ajouter que jusqu'à ce moment rien n'est venu confirmer cette bonne nouvelle.

**Dernière heure**

Bordeaux, le 16 décembre, 1 h. 40 soir, M. Gambetta est toujours à l'armée de la Loire, et l'on ignore quand il viendra à Bordeaux,

Hier, un combat a eu lieu entre l'armée du général Chanzy et l'armée prussienne, l'armée de Chanzy cantonnée maintenant ses positions.

Havre, 15 décembre, soir. — Le sous-préfet déclare qu'il n'a pas envoyé à Bordeaux le télégramme annonçant un succès de l'armée de Paris.

Bordeaux, 16 décembre, 4 heures du soir.

Intérieur à Préfets.

Le grand duc de Mecklembourg a dirigé mercredi, une très vive attaque sur Fréteval (Loir-et-Cher), qu'il a occupé fortement dans la nuit, mais qui lui a été reprise hier.

Réuni à des troupes de Frédéric-Charles, il a engagé hier, un combat en avant de Vendôme.

Nos troupes ont résisté.

On s'est battu jusqu'à la nuit.

L'ennemi paraît avoir essuyé de grandes pertes.

Entre Briare et Gien, trois bataillons bavarois ont été poursuivis jusques dans Gien par des mobiles.

Le 11, un convoi prussien a été enlevé entre Chauny et La Fère, par des troupes de l'armée du Nord qui ont fait une centaine de prisonniers.

Le Havre est de nouveau menacé par l'ennemi.

**LES INFORMATIONS**

On lit dans le *Courant-Journal* du 3 décembre :

« Le prince royal de Prusse ne cache nullement son désir de la paix; il est d'opinion que la guerre aurait dû se terminer après les capitulations de Sedan et de Metz, et que les razzias dans le centre de la France sont un crime, et, ce qui est pis, une erreur. Une personne qui était présente quand la nouvelle est arrivée au prince d'un des derniers incendies allumés par les Prussiens, a entendu le prince reprocher vivement à de Moltke sa barbarie et lui dire :

« Vous faites de ceci une guerre, non contre la France, mais contre la civilisation. »

Nous lisons dans la *Gironde* :

« Au dernier moment, nos informations particulières nous permettent d'annoncer que l'occupation du Vierzon est un fait accompli. Mais nous croyons savoir en même temps que si le général Bourbaki est à la hauteur de la situation et sait montrer une énergie suffisante, le corps peu nombreux qui n'a pas craint de s'aventurer dans cette pointe hardie ne peut faire autrement que d'être coupé et enveloppé. »

Dans les dernières batailles de Villiers, les pertes des Prussiens, surtout en cavalerie, ont été énormes. Les Prussiens, sans le vouloir, ont pourvu à l'alimentation en viande de Paris au moins pour dix jours.

**Chronique locale**

M. le Préfet du Lot, justement préoccupé du sort de nos mobiles a écrit au ministre de la guerre. Les deux dépêches suivantes lui ont été adressées :

Guerre à Préfet du Lot.

15 décembre, 7 h., 10 m., s.

Le 70<sup>e</sup> régiment de mobile dans la composition duquel sont entrés les bataillons du Lot, fait partie du 17<sup>e</sup> corps à Vendôme. Je n'ai pas de renseignement sur les pertes de chaque corps.

DE LOVERDO.

Guerre à Préfet du Lot.

16 décembre, 10 h., 20 m., m.

Le 70<sup>e</sup> mobile du Lot appartient au 17<sup>e</sup> corps qui opère dans les environs de Josne (Loir-et-Cher).

DE LOVERDO.

La lettre palpitante d'intérêt que nos lecteurs ont lue plus haut fait justice des bruits qui avaient couru sur la mobile du Lot et son attitude en face de l'ennemi. L'autorité ne saurait user de trop de rigueur envers les lâches qui, fuyant le champ de bataille, osent répandre sur leurs vaillants camarades qui meurent pour la Patrie, les plus odieux mensonges.

Nous engageons ces fuyards, à lire attentivement la dépêche suivante du ministre de la guerre :

Bordeaux, 14 décembre, 2 h.

20 minutes, soir.

Intérieur à Préfets et Sous-Préfets

Le ministre de la guerre est informé qu'un certain nombre de militaires de tous grades, qui se sont trouvés séparés de leurs corps, à la suite des derniers événements militaires, n'ont pas encore rejoint.

Le ministre rappelle que les militaires dans ce cas, sont considérés comme ayant déserté devant l'ennemi et à ce titre sont passibles des conseils de guerre.

Les autorités civiles et militaires sont chargées, sous leur responsabilité personnelle, de mettre immédiatement en demeure de rejoindre leurs corps, tous les militaires qui se trouvent encore dans de telles conditions. Ceux qui n'obéiraient pas à cet ordre, dans les vingt-quatre heures, seront traités suivant la rigueur des lois.

Signé : C. DE FREYNET.

Aux termes d'un décret publié ce matin par le *Bulletin officiel*, le ministre de la guerre est autorisé à prélever dans la garde nationale mobilisée les hommes qui ont servi dans les divers corps des armées de terre ou de mer.

Ces hommes seront dirigés sur les dépôts des corps d'infanterie le plus à proximité du lieu de leur résidence.

Sont seuls exceptés de cet appel les hommes qui, à la date de ce jour, sont en possession du grade d'officier ou d'adjudant dans la garde nationale mobilisée.

Un autre décret autorise le ministre de la guerre à prélever dans la garde nationale mobilisée, au fur et à mesure des besoins du service, le nombre d'hommes nécessaire pour compléter les régiments de la garde nationale mobile.

Ces prélèvements s'opéreront en commençant par les gardes nationaux mobilisés les plus jeunes d'âge.

Les gardes nationaux mobilisés devront être versés dans les régiments, bataillons ou batteries de la garde nationale mobile provenant du département auquel ils appartiennent.

Bourges, 13 décembre, 14 h. du soir.

Intérieur et guerre à tous les chefs de corps.

Vu la rigueur de la saison et la nécessité d'assurer pendant la campagne d'hiver, aux troupes en marche, des cantonnements de manière à donner aux soldats l'abri et le repos nécessaires pour refaire leurs forces, arrête :

Pendant la durée de la campagne d'hiver, les généraux et les chefs de corps sont autorisés à loger chez l'habitant autant de monde que pourront en contenir les locaux qui se trouveront sur le passage des troupes.

Ce genre de cantonnement sera porté à la connaissance de tous les maires qui en assureront l'exécution.

Les chefs de corps enverront devant les troupes en marche des officiers et sous-officiers chargés de visiter les locaux, afin de fixer d'avance l'effectif à loger dans chaque maison.

La mesure de cantonnement devra être immédiatement appliquée.

Le ministre de la guerre,  
L. GAMBETTA.

**Dons patriotiques**

En faveur des gardes nationaux mobiles du Lot,

reçus à la Préfecture (Division des affaires militaires).

Cinquième liste.

Une anonyme. — 11 paires de chaussettes en laine.

M<sup>me</sup> Henri Laboucarie, de Gramat. — 21 paires de chaussettes en laine.

M<sup>me</sup> Prat Bourgnou, de Vayrac. — une paire de chaussettes en laine.

M<sup>me</sup> Isaro. — 4 serre tête; 3 paires de chaussettes en coton; 16 paires de bas ou chaussettes en coton.

Une inconnue, 1 gilet de flanelle; 4 chemises: un drap de lit; deux serviettes; 8 paires de bas ou chaussettes en coton.

M<sup>me</sup> Crayssac de Cahors. — deux paires de chaussettes en laine.

M<sup>me</sup> Delzons Jules. — six paires de chaussettes en laine et trois cachemirs en laine.

M<sup>me</sup> Gros. — 4 chemises de flanelle, et 4 paires de chaussettes en laine.

On nous écrit de Libos :

Ce doit être pour un rédacteur, à l'époque où nous vivons, un vrai plaisir de pouvoir insérer dans son journal un fait prouvant que la fibre généreuse et patriotique vibre toujours dans notre chère France. Aussi j'espère que vous accueillerez les lignes suivantes :

Emues par un appel de la Défense nationale aux femmes françaises, les dames de Libos ont fait une collecte pour contribuer à adoucir autant que possible les souffrances de nos braves mobiles, souffrances causées par le froid qui devient tous les jours plus intense et l'humidité pénétrante des terres détrempées.

En peu de temps plus de cent francs ont été réunis, transformés en 14 gilets de laine, 16 paires de bas et 14 caleçons, le tout solide et chaud, et envoyés aux mobiles. Cet envoi sera en outre suivi d'autres de même nature.

N'est-ce pas un devoir sacré de venir en aide à ceux qui combattent pour la délivrance de la Patrie? Ne devons-nous pas leur prouver notre sympathie, non pas d'égoïstes et stériles gémissements, mais par des faits et des actes? Quand, couchés dans la tranchée et veillant en armes, en face de l'ennemi, nos jeunes soldats sentiront moins les rigueurs du froid, ils se diront qu'on a

songé à eux, et que dans leur pays tous sont avec eux par la pensée et par le cœur, et leur courage sera augmenté, et leur résolution plus ferme.

Si dans un petit endroit on a réuni en quelques heures de quoi garantir une quinzaine d'hommes, pourquoi chaque ville, chaque village n'en ferait-il pas autant? S'il en était ainsi, sans de grands sacrifices pour chacun, nos braves mobiles seraient munis des vêtements de laine qui leur sont d'une si impérieuse nécessité. On a déjà donné pour bien des choses, et cependant ce ne doit être qu'un commencement, car les besoins se renouvellent incessamment; toujours aussi devons-nous être prêts à donner, et à faire les sacrifices nécessaires.

Peut-être que ces lignes, encourageront d'autres personnes à suivre l'exemple de Libos. Voilà pourquoi, Monsieur, je vous prie de les insérer dans votre journal.

F. M.

Le 22 décembre courant, aura lieu une éclipse totale de soleil. Elle commencera à dix heures trente-trois minutes, et finira à trois heures du soir. Totale dans les contrées situées près de l'équateur, elle n'en sera pas moins très visible dans nos pays.

La partie de soleil éclipsee sera près des neuf dixièmes du disque solaire.

On lit dans la *Province* :

La petite vérole cause en ce moment des ravages sérieux. Les cas de mort sont fréquents.

La *Feuille au Village* croit rendre service au public en décrivant un procédé qui, depuis deux mois, a préservé les personnes qui l'ont employé :

1<sup>o</sup> On fait faire chez les pharmaciens de l'eau phéniquée à 2 pour 100;

Dans un verre d'eau sucrée légèrement on met une cuillerée à café de cette eau, on boit cela le matin une heure au moins avant le déjeuner.

On en prend autant le soir, 2 heures après le repas.

Pour les enfants, demi-dose, c'est-à-dire qu'ils boivent seulement la moitié du verre le matin et le reste le soir.

2<sup>o</sup> Parfumier les appartements avec du phénol.

On emploie le phénol brut dit « phénol Robeuf. »

On verse dans une soucoupe un peu de phénol; on y trempe des petits carrés de papier buvard rose; puis on place des carrés de papier aux quatre coins des chambres.

Nota. — Manier le phénol avec précaution; c'est un caustique assez violent.

Pour la chronique locale : A. Layton.

**DÉPARTEMENT DU LOT**

Bureau de Cahors (A. J.)

**Direction Générale.**

DE L'ENREGISTREMENT DES DOMAINES.

Par jugements en date du 28 décembre 1869, rendus sur la requête de l'administration des domaines, le tribunal de 1<sup>re</sup> Instance de Cahors, a ordonné les publications et affiches prescrites par l'article 770 du code civil préalablement à l'envoi en possession :

1<sup>o</sup> De la succession de Molinié Jean Pierre, quand vivait propriétaire à Vers, commune de Rouffiac, y décédé, *ab intestat*, le 9 mars 1852, à la survivance de ses enfants qui ont renoncé à la succession suivant acte au greffe du 12 juin 1852;

2<sup>o</sup> De la succession de Martin Marc, quand vivait bijoutier à Cahors, y décédé le 24 mai 1863, *ab intestat*, et sans héritiers connus.

Pour extrait certifié conforme

Le Receveur des Domaines,  
GISBERT.

Pour tous les extraits et articles non signés A. Layton

**A VENDRE OU A LOUER**

UNE

**MAISON**

SISE

RUE DE LA MAIRIE, 6

A CAHORS

Cette MAISON se compose : d'un premier étage divisé en Cinq pièces; d'un deuxième étage composé également de Cinq pièces et d'un Balcon couvert; une Grande pièce, où un chef de service pourrait établir ses bureaux, forme le troisième étage, au-dessus duquel est un Galetas.

Une grande Cave voûtée fait partie de la Maison.

S'adresser à M. Layton, imprimeur, rue du Lycée, qui en est le propriétaire.

**M<sup>me</sup> DELPÉRIER**

COUTURIÈRE EN ROBES, A PARIS

MOMENTANÉMENT

A CAHORS

Rue Feydel,

A l'honneur d'informer les Dames qu'elle se met à leur disposition pour toutes les toilettes qu'elles voudront bien lui confier.

Elle mettra tous ses soins à satisfaire leur bon goût et à mériter leur confiance.

**ARMES DE LUXE & QUINCAILLERIE**

**LÉON DELRIEU**

Sur les Boulevards, en face la Mairie.

CAHORS

DÉBIT DE Poudre DE CHASSE

FUSILS LEFAUCHEUX et FUSILS à bague, RÉVOLVERS, CARABINES et PISTOLETS, système FLOBERT. — CARTOUCHES et ACCESSOIRES pour LEFAUCHEUX. — CARTOUCHES pour RÉVOLVERS et FLOBERT.

Guêtres, Carniers et Cartouchières, Poires à poudre, Sac à plomb, Amorce, Plombs et grenaille de fonte. — REPARATION D'ARMES DE TOUT SYSTEME. — Grand assortiment d'articles de Pêche, Mèche de sûreté pour la mine, etc., etc.

TOUTES LES ARMES, ARTICLES DE CHASSE ET DE PÊCHE

SONT VENDUS AUX PRIX LES PLUS RÉDUITS

**ALTERATIONS DU TEINT**

LE LAIT ANTEPHÉLIQUE

pur ou mêlé d'eau (il y a une instruction) enlève masque de grossesse, taches de rousseur, lentilles, graine, les feux, rougeurs, boutons, efflorescences, etc. — conserve la peau du visage unie et transparente. Paris, CANDES et C<sup>e</sup>, boulevard St-Denis, 2; Cahors, à la pharmacie Vinel. Se défier des imitations FLACON, fr